NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

75 N° 3 1953

Les deux grands évêques de la Réforme catholique

Paul BROUTIN (s.j.)

p. 282 - 299

https://www.nrt.be/en/articles/les-deux-grands-eveques-de-la-reforme-catholique-2495

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Les deux grands évêques de la Réforme catholique

Leur place et leur rôle dans la Tradition pastorale de l'Eglise

Dans la pléiade des saints évêques qui brillent au ciel de la Réforme catholique, Charles Borromée et François de Sales jettent un éclat de première grandeur. Tout le XVII[e] siècle religieux est illuminé de leurs vertus et de leurs leçons. Ils sont pour lors les saints du temps présent, les saints des temps nouveaux. En Italie comme en France, en Espagne comme aux Pays-Bas, leur culte se « propage avec une admiration et une tendresse toute cordiale [1] », tant leur vie et leurs œuvres répondent exactement aux aspirations de l'heure. Des plus humbles qui doivent se contenter d'une simple médaille aux plus riches qui peuvent se procurer des reliques insignes, tous rivalisent de dévotion pour M. de Genève et pour le grand cardinal de Milan. Un prélat réformateur, Gabriel de Roquette, « aimait à multiplier leurs images et on voit encore aujourd'hui (à Autun) leurs portraits placés par lui dans la chapelle de son hôpital, dans le réfectoire de son séminaire et jusque dans le plafond d'une vieille tour de son évêché où, après sa démission, il s'était ménagé une retraite [2] ». Images et portraits bien banaux, sans doute. Malgré l'abondante iconographie de saint Charles Borromée, beaucoup ne le connaissent que par la médaille de Rossi, le portrait de Figini ou le tableau plus populaire de Monnier où il apparaît au milieu des pestiférés. Il y aura bien la magnifique toile de Philippe de Champagne : mais ce sera pour Port-Royal. Quant à M. de Genève, sans le médiocre portrait de la Visitation de Turin, nous pourrions ignorer son front haut et large, ses yeux asymétriques, sa barbe abondante et son embonpoint précoce [3].

Les portraits de deux évêques...

Prenons-en facilement notre parti. L'extérieur des saints est d'intérêt secondaire. Ce qui nous les rend attachants, ce sont les traits de

1. *Œuvres de S. François de Sales, Lettres* (édit. d'Annecy), t. XVII, p. 158. Ce sont les termes de saint François de Sales dans une lettre au cardinal Frédéric Borromée au sujet de son cousin; ils valent pour lui aussi. Nous renverrons désormais à cette édition par le simple mot : *Œuvres,* avec indication du tome.

2. H. Pignot, *Gabriel de Roquette,* Autun-Paris, 1876, t. I, p. 343.

3. E. Cavel, *Pourtraicts raccourcis de saint Charles Borromée, sainte Thérèse, sœur Marie de l'Incarnation et le bienheureux François de Sales,* Lyon, 1632, p. 252.

leur âme ; et sur ce plan, les renseignements abondent dans les procès de canonisation. Encore sont-ils de valeur inégale. Seuls les vrais spirituels sont capables de juger les chefs-d'œuvre de Dieu. Adressons-nous à eux ; ils parlent en connaissance de cause. Pour voir la surnaturelle beauté de l'évêque de Genève, il fallait la limpidité du regard de sainte Jeanne de Chantal et pour découvrir le vrai visage de l'archevêque de Milan, rien ne vaut peut-être les esquisses que saint François de Sales en fait çà et là dans ses ouvrages.

Comme jadis Augustin en face d'Ambroise, la Mère de Chantal est restée toute sa vie frappée par le grand « air épiscopal de son bienheureux père et seigneur ».

« Il avait en son port et en toutes ses actions une merveilleuse majesté mais accompagnée d'une si grande humilité qui le rendait accessible à tous... La façon et le parler de ce bienheureux étaient grandement majestueux et sérieux mais toutefois le plus humble, le plus doux et naïf que l'on ait jamais vu ; car il était sans art, sans fard et sans contrainte... Il parlait bas, gravement, posément, doucement et sagement et avec une efficace non pareille, sans recherche de belles paroles ni aucune affectation... Ce bienheureux prélat était un des hommes du monde les plus accomplis en la civilité. Je sais que quelques seigneurs de la cour ont admiré cette particulière vertu en lui ; il avait une gravité sainte, une majesté en toutes ses actions si humble et dévote qu'il répandait l'estime, la révérence et l'amour dans les cœurs de ceux qui conversaient avec lui [4]. »

Avec « ce visage égal et gracieux », ces joues vermeilles et ce teint délicat, ce gentilhomme montagnard devait plaire. « Il a été souvent tenté et rudement par diverses personnes », raconte encore sainte Chantal, et la déposition de Biord rappelle le mot de Saint-Simon à propos de Fénelon : il fallait faire effort pour cesser de le regarder : « Toute sa composition était si belle et si charmante, sa contenance si grave et si douce tout à la fois que mes yeux ne pouvaient se rassasier de le voir [5] ».

Ce grand air seigneurial et épiscopal qu'avec son double regard de femme et de sainte, Jeanne de Chantal discernait chez le fondateur de la Visitation Sainte-Marie, saint Charles Borromée le portait en traits encore plus accusés. Non pas dans les lignes de son visage et et de sa stature. Sa face glabre, son long nez aquilin, son teint pâle et ses joues émaciées par les jeûnes et les insomnies n'auraient rien de séduisant s'ils n'étaient illuminés par deux yeux d'une surnaturelle puissance. Mais qu'importe ce corps décharné et ce dos voûté au sens psychologique de M. de Genève? Il ne connaît le saint cardinal que très imparfaitement, par des propos recueillis au cours de son voyage à Milan, par les récits de Bascapé, qui l'enchantent en lecture de table. Ce qu'il en sait lui suffit pour tracer des profils bien caracté-

4. Sainte Jeanne de Chantal, *Vie et œuvres*, Paris, 1876, t. III, pp. 152, 222, 223.

5. Cité par Hamon, *Vie de saint François de Sales*, Paris, 1909, t. II, p. 330.

risés. Il a saisi chez son modèle le merveilleux équilibre physique et moral, la santé riche, résistante, débordante de vie, cette exceptionnelle constitution que ne dépare aucune faiblesse de nerfs ni de caprices, cette grande âme toujours maîtresse du corps qu'elle anime. Pour Philothée et pour Théotime, le fin psychologue souligne les traits en apparence les plus opposés de son héros. Dans sa lettre sur la liberté d'esprit, par exemple, il porte sur lui ce jugement :

« C'était l'esprit le plus exact, raide et austère qu'il est possible d'imaginer; il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que du pain; si exact que depuis qu'il fût archevêque, en vingt-quatre ans, il n'est entré que deux fois en la maison de ses frères étant malades et deux fois dans son jardin ».

Voilà deux coups de burin bien portés et voici le coup de lime :

« et néanmoins cet esprit si rigoureux mangeait souvent avec les suisses ses voisins; pour les gagner à mieux faire il ne faisait nulle difficulté de faire deux carouz ou brindes avec eux à chaque repas outre qu'il avait bu pour sa soif. Voilà un trait de sainte liberté en l'homme le plus rigoureux de cet âge [6]. »

Même jeu discret d'ombres humaines et de lumières divines dans le tableau de la peste de Milan évoqué deux fois à quelques pages d'intervalle dans le *Traité de l'amour de Dieu* :

« Lorsque la peste affligea les milanais, saint Charles ne fit jamais défaut de hanter les maisons et toucher les personnes empestées... mais... il les hantait aussi et touchait seulement et justement autant que la nécessité ou le service de Dieu le requerrait et pour rien il ne fut allé au danger sans la vraie nécessité de peur de commettre le péché de tenter Dieu. Ainsi ne fut-il atteint d'aucun mal; la divine Providence conservait celui qui avait en elle une confiance si pure qu'elle n'était mêlée ni de timidité ni de témérité [7]. »

Plus que cet héroïsme tempéré de prudence, Philothée retiendra la leçon de douceur dans les contradictions. L'évêque d'Annecy, qui, en plein chapitre, avait subi les affronts d'un insolent, était qualifié pour rappeler cet épisode pénible de la vie de saint Charles :

« D'être méprisé, repris et accusé par les méchants, ce n'est que douceur à un homme de courage; mais d'être repris, accusé et maltraité par les gens de bien, par les amis, par les parents, c'est là où il y a du bon. J'estime plus la douceur avec laquelle le grand saint Charles Borromée souffrit longuement les réprehensions publiques qu'un grand prédicateur d'un ordre extrêmement renommé faisait contre lui en chaire que toutes les attaques qu'il reçût des autres [8]. »

Enfin pour les âmes déjà entrées dans la paix du septième jour, voici en deux mots la mort du serviteur de Dieu : « Saint Charles en la maladie de laquelle il mourut fit mettre à sa vue l'image de

6. *Œuvres, Lettres,* t. XII, p. 365.
7. *Traité de l'Amour de Dieu,* l. XII, c. 4; *Œuvres,* t. V, p. 327.
8. *Introd. à la vie dévote,* l. III, c. 3; *Œuvres,* t. III, p. 134.

la sépulture de Notre Seigneur et celle de l'oraison qu'il fit au mont des olives pour se consoler en cet article sur la mort et la passion de son Rédempteur [9] ». Après ces tableaux pris sur le vif, faut-il regretter de n'avoir que le canevas du panégyrique du 4 novembre 1614? La lanterne de mer « qui au plus fort des tempêtes tient sa langue hors des ondes... si fort luisante et rayonnante et claire qu'elle sert de phare et flamboie aux rochers » nous y intéresse moins que le mot que l'orateur reprend à Panigarola : « de toutes ses richesses Charles Borromée n'a pas profité davantage qu'un chien de celles de son maître : un peu de pain, de l'eau et de la paille [10]. »

Si différents...

Dans un parallèle entre l'archevêque de Milan et l'évêque de Genève, il importe de garder également le sens de la mesure. Il serait si facile de systématiser leur histoire, de les confondre dans une même et lointaine perspective de réforme catholique ou de les opposer au point d'en faire deux saints d'un âge différent. Frappé des divergences évidentes de caractères et des procédés, un fervent des catégories pascaliennes ferait vite le départ : à Borromée, l'esprit géométrique, à M. de Genève, l'esprit de finesse. Il n'aurait pas tort s'il voulait bien se souvenir que l'esprit le plus juridique n'exclut pas la souplesse de jugement et d'administration et que pour l'esprit le plus pointu, en affaires comme en lettres, le génie est aussi une longue patience. A condition de ne pas la figer, suivons cette première ligne de démarca-

9. *Œuvres, Lettres,* t. XV, p. 220.

10. *Œuvres, Sermons,* t. VIII, pp. 154-155.

Si bien imaginés qu'ils soient par M. de Genève, ces tableaux épars sur la vie de saint Charles Borromée demanderaient à être repris dans une vue d'ensemble. Un témoignage contemporain répond à cette légitime curiosité. C'est celui qu'a porté Agathe Sfrondati, sœur de Grégoire XIV, en ces lignes définitives :

« On gardait fixée à tout jamais dans l'esprit l'impression de la splendeur souveraine de ses vertus, de sa très haute prudence; car, le Père très aimé, très sage et très saint, l'avait comblé de ses bienfaits et de ses consolations. On croyait encore avoir devant les yeux son aspect vénérable, sa majesté et sa gravité épiscopales; jointes à une affabilité et à une suavité vraiment célestes. On ne pouvait oublier sa sollicitude et sa vigilance toujours prévoyantes et laborieuses, à qui rien de petit n'échappait, et par qui tout était fait en toute diligence. Sa force d'âme avec l'aide de Dieu faisait partout merveille, lançait toutes ses œuvres et les disposait avec une souveraine sagesse. Son ardeur à combattre le combat du Seigneur renversait tous les obstacles et remplissait de courage tous les amis de Dieu. Sa bonté accueillait, réconfortait, raffermissait les pécheurs repentis. On gardait en mémoire ce zèle du culte divin, cette sainte magnificence des cérémonies religieuses, ces processions solennelles, ces splendides translations de saintes reliques. A son esprit surnaturel rien n'était plus connu et plus suavement goûté que Dieu même. Et sa sainteté était capable d'éloigner les fléaux imminents et de repousser la mort déjà proche. Tous accouraient à lui, lui confiaient les causes difficiles, le consultaient comme un oracle, révéraient son autorité et avec instance demandaient son appui. » (Cité par A. Saba, *Dissertazioni e note circa la vita e la gesta di S. Carolo Borromeo,* t. I, p. 214 et par Tacchi-Venturi, dans *La vita religiosa in Italia durante la prima età della Compagnia di Gesù,* t. I., p. 50).

tion : Charles Borromée, l'ascète, le rocher de l'ordre, le réformateur, l'évêque par excellence; François de Sales, l'humaniste, le directeur de conscience, le premier fruit de l'âge classique français. Deux saints de trempe et d'orientation différentes; l'un est un génie constructeur, il voit toujours grand, il pense toujours principes, institutions, Eglises, il est né chef et pasteur; l'autre est un liseur, un mireur, un miroir d'âmes : il est né pasteur et père. On n'imagine pas plus le premier signant l'*Introduction à la vie dévote* qu'on ne voit le second prescrivant les *Instructions aux confesseurs*. Deux vocations d'Eglise différentes; deux époques, deux pays, deux lignées les séparent. Le Milanais et la Savoie sont aussi distinctes par leurs habitants que par le relief de leur sol. De 1584 à 1622, la réforme tridentine a fait son chemin. Si la « maison naturelle » de Sales a sa noblesse, elle ne compte pas un Pie IV parmi ses membres, elle n'a ni la grandeur, ni l'histoire de la famille des Médicis.

Si ressemblants.

Et cependant malgré tous les contrastes qui séparent les deux saints, que de points communs, que d'aventures semblables, que de réactions analogues. Tous deux sont nés de parents profondément chrétiens et, dès l'enfance, destinés à l'Eglise. Ils étudient l'un à Pavie, l'autre à Padoue et sortent des célèbres universités docteurs *in utroque iure*; c'est la formation et la porte jugées nécessaires pour la carrière ecclésiastique. A Paris comme à Padoue, le jeune François de Sales reçoit l'empreinte de la spiritualité ignatienne; il a pour directeur de conscience le P. A. Possevino. Charles Borromée est, lui aussi, un fervent des *Exercices spirituels* et le P. Adorno est l'homme de sa droite. Comme Thomas d'Aquin et Joseph Calasanz, les deux jeunes gens passent par la tentation des courtisanes; c'est, dirait-on, l'épreuve classique pour franchir la ligne de la chasteté héroïque. Tous deux sont promus très jeunes à l'épiscopat et une fois consacrés, un même zèle les anime dans la prédication, les visites pastorales, l'administration des sacrements. Les jeûnes et les pénitences de l'archevêque de Milan sont plus connues; les infirmités et les fatigues de M. de Genève ne sont pas moins édifiantes. Les ennuis de l'administration temporelle les rapprochent également. Si les luttes de Borromée contre les gouverneurs espagnols durent plus longtemps, les contradictions que François de Sales essuye de la part du sénat de Chambéry et du duc de Savoie ne sont pas moins obsédantes. L'évêque d'Annecy est le fondateur de la Visitation Sainte-Marie, l'archevêque de Milan est l'organisateur des filles d'Angèle Merici; tous deux donnent aux ordres nouveaux une formule qui marque un tournant dans l'histoire de la vie religieuse. Ils font œuvre de précurseurs. Enfin tous deux ont l'immense avantage de mourir avant la vieillesse; l'élan est donné, ils auront des successeurs dignes d'eux.

Ainsi un mystérieux mimétisme s'opère entre les deux portraits. Il faut donc faire bien des réserves à l'impression première. C'est qu'un homme ne tient jamais tout entier dans une formule. Les âmes de Charles Borromée et de François de Sales sont d'une richesse trop complexe pour être cataloguées ; leurs vies trop pleines pour être simplifiées ; leurs œuvres trop fécondes pour être coulées dans la même ligne. A qui veut réfléchir, une étude plus profonde se présente, celle de mesurer ces deux grands saints évêques à la tâche que leur imposait la situation de l'Eglise. Laissant donc au jugement de Dieu leurs intentions et leurs mérites, aux préférences des hommes leur charme et leur prestige, nous voudrions considérer leur mission au seuil des temps modernes, leur rôle dans l'évolution de l'Eglise au XVII[e] siècle. Ils sont en première ligne de ce mouvement de réforme catholique, ils sont les artisans de la restauration religieuse telle qu'elle s'est accomplie après l'établissement du protestantisme en Europe. Leur « geste épiscopale » nous semble parallèle et complémentaire.

A cette hauteur divine, ils se rencontrent, même avec des originalités très marquées, des plans d'action et des conditions de vie toutes différentes. Il n'est qu'à les regarder l'un et l'autre dans leur église, dans leur humanisme, dans leurs activités épiscopales et jusque dans leur survie. Partout on retrouve un atavisme pastoral qui les plonge dans la lignée apostolique, dans la plus belle tradition de l'Eglise.

I. DEUX DESTINS EN DEUX ÉGLISES

En trente ans de vie, Borromée a rempli plusieurs carrières. Son nom est attaché au concile de Trente, au diocèse de Milan et à la réforme catholique en Europe. On a pu dire sans exagération que de son vivant « sa personnalité atteint des dimensions mondiales [11] ». Sous cet aspect, la colossale statue de vingt-huit mètres qui domine le lac Majeur près d'Arona a valeur de symbole, comme l'appellation de nouvel Ambroise par ses panégyristes. Les circonstances, disons mieux, la Providence l'a jeté dans une action catholique universelle.

Il se peut que ses admirateurs aient exagéré son rôle au concile de Trente. Tant d'agents officieux et cachés ont exercé une influence impondérable très réelle dans la fameuse assemblée. « C'était l'échéance prochaine et indéterminée, le bouleversement sauveur dont l'attente fiévreuse joue à toutes les époques de l'histoire un rôle si capital dans les grands événements de la conscience collective [12] ». Pie IV était d'ailleurs d'un caractère trop entier pour partager les responsabilités : sa ténacité obtint la reprise du concile ; ses mesures à l'emporte-pièce expliquent la crise de 1562 ; sa persévérance vint à bout

11. R. Mols, art. *Charles Borromée,* dans le *Dict. d'hist. et de géographie ecclés.,* fasc. LXVIII, col. 500.
12. L. Célier, *Saint Charles Borromée,* Paris, 1911, p. 68.

de l'entreprise. Mais ses rudes coups s'atténuent quand ils arrivent à destination par l'intermédiaire du cardinal-neveu. Avant d'être l'exécuteur le plus fidèle, il est le plus ferme soutien du concile. S'il n'a pas le titre officiel de secrétaire d'état, il en fait les fonctions : il est l'agent de liaison entre le Saint-Siège, les légats et les pères du concile ; il est au courant de tout et à point nommé il intervient discrètement pour aplanir les difficultés. Dans l'indiction du concile — suite des sessions de 1545 et de 1552, — la faction espagnole obtient d'abord un bref pour forcer les légats à se prononcer pour l'affirmative. Au moment où ceux-ci s'apprêtent à envoyer à Rome le cardinal Altemps, meilleur juge des susceptibilités nationales, une lettre de Pie IV arrive qui modère les ordres précédents : le secrétaire du pape n'y est pas étranger. Lorsque la discussion sur le droit divin de la résidence des évêques met le concile à deux doigts de sa perte, qui est le négociateur le plus actif entre les partis en conflit? Borromée : il empêche le renvoi du cardinal de Mantoue, puis facilite la voie à son successeur, le cardinal Morone. Venu à Rome, le cardinal de Lorraine lui-même ne peut se défendre du mystérieux prestige du cardinal de Sainte-Praxède. Malgré sa jeunesse, celui-ci a « toutes les qualités du vrai réformateur, qualités qui chez les autres sont éparses et distinctes et qui sont réunies en lui : vertu, jugement, doctrine, autorité, puissance, activité [13] ». Il sait écarter les questions épineuses, comme celle de la réforme de la curie romaine, ou assurer les points d'avenir comme la réforme liturgique, les règles de l'Index, la rédaction du catéchisme du concile de Trente. S'il travaille le plus souvent dans l'ombre, il tient en mains tous les fils de cette énorme machine mise en branle pour la réforme de la chrétienté.

Après le 4 décembre 1563, « il fait encore preuve de sagesse, de zèle ardent à promouvoir la gloire de Dieu et du nom catholique et une sollicitude spéciale pour cette œuvre de restauration de la foi et de l'Eglise universelle qui était la grande préoccupation du concile de Trente [14] ».

D'un coup de génie à sa manière, Pie IV garantit l'avenir par la création d'organes permanents, capables de donner suite à la réforme. « Non seulement (il) confirma les décisions du concile et précisa la date où elles commenceraient à avoir force de lois ; mais il interdit, sous peine d'excommunication, tout commentaire sur leur texte et prescrivit de s'adresser à Rome chaque fois qu'un éclaircissement serait nécessaire » (bulle *Benedictus Deus*, du 26 janvier 1564). Bien plus, considérant que « peu importe de faire des lois, s'il n'y a personne pour en promouvoir l'observation », il créa une congrégation permanente de huit cardinaux chargés d'imposer l'obéissance aux dé-

13. Pie X, Encycl. *Editae saepe*, 26 mai 1910.
14. *Ibid.*

crets de réformation et, à cet effet, munis de très larges pouvoirs de contrainte ». Le cardinal Borromée fait partie de cette congrégation qui devint dans la suite *Congregatio super inquisitione haereticae pravitatis* (Motu proprio *Alias nos*, 2 août 1564) [15].

Après la mort de son oncle il estima que son devoir l'appelait ailleurs. « En bon ouvrier, il quitta la splendeur et la majesté de Rome, il se retira dans le champ qu'il avait choisi pour le cultiver ; là, remplissant chaque jour mieux son office, il retourna ce champ affreusement dévasté par la misère des temps et rendu agreste par les ronces qui le couvraient, il lui rendit enfin une telle splendeur qu'il fit de l'Eglise de Milan un très illustre modèle de discipline ecclésiastique [16]. » Après avoir contribué à l'élection de celui qui devait être saint Pie V (1565), il repartit définitivement pour sa métropole où en juillet 1564 il avait envoyé Nicolas Ormaneto, comme vicaire général. Ce grand disciple de Matteo Giberti lui avait préparé les voies de sa nouvelle carrière.

En cette fin du XVI[e] siècle, Milan est encore un des bastions de la chrétienté, l'un des diocèses les plus importants d'Italie et d'Europe. Il comprend 753 paroisses, 1420 succursales, 48 collégiales, 190 couvents et monastères. La population d'environ 560.000 habitants est desservie par un clergé diocésain de 3.352 prêtres. La province ecclésiastique compte 15 évêchés suffragants. Trois vallées de Suisse s'y rattachent.

C'est dans cet immense domaine que le nouvel archevêque s'applique « à planter et à arracher, à édifier et à détruire ». On le sait homme de devoir et s'il se fait peu d'amis, son incontestable sainteté lui conquiert le respect de tous. Son exemple est une prédication continuelle et si son caractère méticuleux pèse aux négligents, sa prodigieuse habileté et son immense charité lui concilient l'estime et le dévoûment de tous les gens sérieux. Dans les douze circonscriptions qu'il a tracées, il distribue à soixante vicaires forains une besogne précise, méthodique, coordonnée. Pendant vingt ans, synodes diocésains et conciles provinciaux se succèdent en cadence régulière, à peine interrompus par la peste de 1576 ; les *Acta Ecclesiae Mediolanensis* en resteront le monument le plus achevé de tradition pastorale. On y admirera toujours la largeur de vues jointe au souci du détail. On songera moins à l'autorité incroyable qu'il fallait à ce jeune archevêque pour les faire accepter par ses suffragants, par les supérieurs d'ordres et de congrégations religieuses, ainsi que par les curés de campagne. D'où lui vient cette assurance sinon de se sentir engagé à fond dans l'œuvre tridentine. Dans toutes ses initiatives et ses adaptations, il n'oublie

15. V. Martin, art. *Pape*, dans le *Dict. de théol. cath.*, t. XI, col. 1895.
16. Paul V, Bulle *Unigenitus Patris Filius* (*Bull. Rom.*, XI, 643).

pas les leçons et les expériences de ses grands précurseurs, de Matteo Giberti en particulier. Il profite des divers éléments de réforme qui se sont multipliés depuis un siècle. Il conjugue tous ces efforts dispersés et limités en un ensemble qui embrasse toute la vie chrétienne. Mieux encore, il fait école de chefs. Personne, sans doute, n'a sa puissance de travail et de prière ; aucun de ses aides ne peut rester sept heures de suite à régler la même question, huit heures à méditer sur le même sujet d'oraison. « Les évêques, disait-il à son économe, doivent être comme les capitaines et les soldats ; les plus braves dorment assis. » Il a le génie du chef : il sait choisir, mettre à leur place, stimuler des auxiliaires de valeur. Il est l'ennemi-né de toute improvisation. Son ordre du jour et celui de ses familiers, les horaires de ses visites pastorales sont prévus comme en un règlement de séminaire. Ses fichiers le renseignent sur les trente-cinq catégories de ses diocésains aussi bien que sur les bénéfices vacants. Par sa discipline personnelle et ses pénitences, il double le temps de sa courte vie.

Pendant ses dix dernières années, il peut rendre à l'Eglise universelle les services qu'il a apportés à son Eglise particulière. Le mot qu'avec une ironie jalouse le secrétaire du cardinal Farnèse, Annibal Caro, avait écrit dans ses *Lettres familières,* se réalise : « Rome ne lui suffit plus ; il lui faut le monde entier ». « *Cette mission qu'il partageait avec la propre mission de l'Eglise,* comme dit excellemment Pie X, il la réalisa en réveillant la foi endormie et comme éteinte chez plusieurs, il la fortifia par des lois et des constitutions, pleines de sagesse ; il rétablit la discipline tombée et ramena par son exemple aux règles de la vie chrétienne les mœurs du clergé et du peuple. Ainsi tandis qu'il accomplissait sa tâche de réformateur, il ne cessait pas d'accomplir en même temps les devoirs d'un serviteur bon et fidèle [17]. » Son action ne reste pas confinée dans son diocèse. Trois vallées suisses, Laventina, Blenio et Riviera, ont été cédées en condominium par les ducs de Milan aux cantons d'Uri, de Schwyz et de Nidwalden ; elles continuent à dépendre de Milan au point de vue ecclésiastique. A cette époque de troubles saint Charles doit lutter pour faire accepter sa juridiction. En 1557, 1570 et 1577, il y renouvelle ses visites pastorales. Ses prouesses d'alpinisme et ses prodiges de diplomatie rendirent au Saint-Siège des possibilités d'action dans ces contrées. Il fraya la voie à la nonciature de Lucerne et ce n'est pas un vain signe que la Ligue d'or des cantons catholiques a pris le nom de Ligue Borromée.

La visite des diocèses de Crémone et de Bergame est un autre beau geste de solidarité épiscopale. Un bref de Grégoire XIII, en avril 1575, la confia à l'archevêque tandis que celle de Milan était laissée à Jérôme Ragazonni, son suffragant de Famagouste. La visite de Cré-

17. Pie X, Encycl. *Editae saepe.*

mone dura trois mois ; l'évêque, Nicolas Sfondrati, fut émerveillé des résultats. Celle de Bergame a été consignée dans des Actes de grande valeur documentaire.

Enfin l'action de saint Charles remonte sans cesse jusque Rome. Il est au courant de tout ce qui s'y passe ; tantôt il suggère « une bonne promotion d'hommes d'élite vraiment dignes d'être les pivots sur lesquels s'appuie l'Eglise », tantôt il exhorte à la mise en commun des revenus de toutes les abbayes que les cardinaux détiennent en commende, tantôt il pousse au renvoi de tous les parasites. En 1596, Pie V avait songé à tenir un concile national de tous les évêques d'Italie. Quand il eut connaissance des Actes du 1er concile de Milan, il jugea son projet inutile. La confirmation des décrets vaudra une approbation de la curie. Ainsi, selon le mot de Pogiani, la réforme romaine devenait fille de la milanaise.

*
* *

Dans toute l'histoire de l'Eglise, la destinée de Charles Borromée apparaît donc hors des voies communes. Son rôle est analogue à ceux de tous les grands pionniers aux tournants de l'Histoire, de Grégoire le Grand, de Grégoire VII, de Pierre Damien. La tâche demandée à François de Sales nous ramène à une situation moins exceptionnelle. Elle rentre dans les variations politiques et religieuses du XVIIe siècle, avec des alternatives de succès et d'embarras. La Savoie change lentement d'horizon : d'Henri IV à Louis XIV, ses relations avec la France sont souvent tendues. Le diocèse que François de Sales prend en mains en 1602 est immense mais largement entamé par l'hérésie. Voici comment le prélat le décrit minutieusement à Paul V dans sa *Relatio dioecesana* de 1606 :

« Depuis soixante et onze ans, l'évêque de Genève, en même temps que son clergé, a été chassé de sa ville épiscopale par les hérétiques et indignement dépouillé par eux de tous ses biens meubles et de la majeure partie de ses biens immeubles... Les églises paroissiales sont au nombre de 450 ; dans chacune les sacrements sont administrés et le peuple est instruit des points de la religion catholique par un enseignement à sa portée. Dans l'église de Genève, qui a pour patron saint Pierre-aux-liens, il y a trente chanoines, ou nobles de père et de mère, ou docteurs, d'après le statut confirmé par le Saint-Siège. Les revenus de chacun n'arrivent pas à quarante écus d'or par an... Les offices se font dans l'église des Frères Mineurs de l'observance à Annecy. Dans le diocèse de Genève, il y a quatre églises collégiales... six abbayes d'hommes, cinq prieurés conventuels, quatre monastères de chartreux, trente-cinq prieurés ruraux des divers ordres, quatre couvents de mendiants... deux monastères de femmes cloîtrées de sainte Claire et un de chartreusines. Toute la population des paroisses est vraiment catholique et professe la piété antique, bien que pendant vingt ans l'hérésie de Calvin ait régné dans soixante-dix paroisses...

» Le diocèse de Genève est situé au milieu de très hautes montagnes ; cependant **les sommets et les escarpements sont semés le plus souvent de villages renfer-**

mant des familles très nombreuses. Dans le but de fournir à ces familles les secours de la religion, nos aïeux bâtirent des églises où puissent venir, à chaque jour de fête, les curés habitant au fond des vallées pour apporter à la population le bienfait du très saint sacrifice de la messe. Au début, le nombre de ces familles étant très restreint en ces lieux de difficile accès, cette visite extraordinaire des curés devait tout à fait suffire; d'autre part, il eut été impossible de maintenir à demeure des clercs qui, surtout à cause du petit nombre des champs et des paysans, n'auraient pu être nourris et entretenus sur la dîme fournie par les habitants. Mais aujourd'hui que Dieu a multiplié ces populations et que les déserts ont été, grâce au travail et à l'industrie, changés en champs et en prairies, il serait souhaitable qu'on attachât des pasteurs à ces troupeaux spirituels; les dîmes qu'on touche chaque année suffiraient à les entretenir.

» L'obstacle est qu'elles appartenaient à des abbés et à des monastères... Aujourd'hui leurs successeurs n'ont plus de moine que l'habit... J'ai vu de mes yeux et visité une église paroissiale située sur une très haute montagne où personne ne peut arriver qu'en grimpant des pieds et des mains et distante de l'église la plus voisine de six milles italiens (9 km.). Or un seul et unique curé administrait les deux églises et célébrait la messe aux jours de fête dans l'une et dans l'autre, au prix de quelle peine, de quel péril, de quelle inconvenance, je n'ai pas à le dire, surtout l'hiver lorsque tout est couvert de neige et de glace dans ces parages. Dès que j'arrivai, tout le monde, hommes et femmes, du premier au dernier du pays, de s'écrier : « Comment se fait-il que nous respectons tous les droits ecclésiastiques, que nous payons les dîmes et les prémices et qu'aucun curé ne nous est accordé? »... Tout était touché par l'abbé le plus voisin.

» Sans doute, c'est aux évêques à décider ce qu'il y a à faire dans ces cas mais cela ne se peut presque réaliser. D'abord, des procès s'entament devant les laïques pour le possessoire; ou bien dans le cas contraire ils font tomber sur celui qui a osé prendre une décision toutes sortes d'appels dont ils abusent plutôt qu'ils n'usent...

» Outre les 450 paroisses mentionnées plus haut, il y en a 130 autres qui sont partie sous la domination tyrannique de Berne, partie sous le gouvernement du Roi très chrétien. (Pour les premières) il n'y a rien à espérer jusqu'à ce que la ville de Berne soit ramenée à l'ordre. (Pour les autres), mes yeux commencent à se lasser d'attendre.

» Je n'ajouterai rien au sujet de Genève car ce que Rome est pour les anges et les catholiques, Genève l'est pour le diable et les hérétiques [18]. »

Ce rapport de la visite *ad limina*, que Jean François de Sales porta à Rome au nom de son frère, définit bien la situation de l'évêque d'Annecy. Dans un royaume divisé, il fait figure de roi en exil; il est en état d'infériorité par rapport aux pays de chrétienté. Son devoir n'en est que mieux tracé : il est voué à un apostolat de conquête. Il est condamné à vivre dangereusement; ce n'est pas ce qui l'effraye. L'appui du duc de Savoie est aléatoire et souvent compromettant; il n'y peut compter. En fait il s'est préparé à sa véritable mission par ses exploits dans le Chablais.

« Il ne se peut dire, rapporte sainte Jeanne de Chantal, les hasards, fatigues et travaux que notre bienheureux supporta en ces trois ans qu'il travailla continuellement à la conversion de ce peuple, à ses propres dépens, à l'ordinaire seul, parfois avec son cousin... En peu de temps ce pays fut converti à la sainte foi catholique, apostolique et romaine jusqu'au nombre de plusieurs milliers [19]. »

18. *Œuvres, Opuscules* (administration épiscopale), t. XXIII, pp. 311-334.
19. Sainte Jeanne de Chantal, *op. cit.*, t. III, pp. 107 et 109.

C'était le résultat de sa méthode des tracts. En rédigeant sous cette première forme ses *Controverses,* il avait trouvé une nouvelle formule d'avenir. Toute sa vie, il gardera le souci de ses ouailles calvinistes et ses succès auprès d'elles feront dire à Du Perron, le célèbre controversiste : « S'il s'agit de les convaincre, j'en viendrai à bout; s'il s'agit de les convertir, conduisez-les à M. de Genève ».

Cette situation de second plan dans l'épiscopat explique aussi que François de Sales se prête volontiers aux tâches qui le sollicitent hors de son diocèse. Deux fois, il accepte une mission diplomatique auprès d'Henri IV. Il travaille à la réforme des abbayes bénédictines et augustines. Il prêche des carêmes à Dijon, à Chambéry, à Besançon, à Grenoble. Il consacre un temps considérable à la direction spirituelle. Enfin il est le fondateur de la Visitation Sainte-Marie. Son action épiscopale a moins d'envergure que celle de saint Charles Borromée mais en travaillant pour l'avenir et dans un rayon spirituel plus déterminé, il va mettre en œuvre ses incomparables dons d'humaniste et sur ce point l'emporter sur le grand archevêque de Milan.

II. DEUX CONCEPTIONS DE L'HUMANISME CHRÉTIEN

N'est-ce pas une gageure de parler de l'humanisme de saint Charles Borromée? Ses « mœurs de théatin », qui exaspéraient son oncle, ne sont-elles pas la vivante protestation contre la civilisation de son temps? N'est-il pas la Contre-Renaissance incarnée? Il a trop souffert du paganisme que les arts et les sciences ont ramené à la cour romaine pour jouer au mécène. Si le temps des papes de la Renaissance est passé, l'amoralisme persiste dans le culte des arts; l'austère cardinal n'y donnera jamais la main.

Mais ses convictions d'ascète n'en font pas un homme du désert. Plus que des goûts esthétiques, son sens de l'ordre lui permet de discerner les vrais maîtres de l'heure en musique, en architecture, en sculpture et en lettres. C'est une forme d'humanisme, allégé de toutes scories, tel qu'il était apparu à Trente en la personne d'un Beccadelli ou d'un Foscarari.

Les pères du concile avaient porté un décret contre la musique profane et polyphonique à la mode. « Cette directive appliquée à la lettre eût conduit à supprimer toute la musique usitée à cette époque. Une commission cardinalice, chargée de trouver une solution, délégua à cet effet les cardinaux Borromée et Vitelli. Ceux-ci firent appel à Palestrina. En 1565, Borromée fit encore composer des messes « en musique intelligible » par deux compositeurs milanais, Ruffo et Dom Nicolas ».

« C'est encore sur son initiative que Michel-Ange transforma la salle des Thermes de Dioclétien en une basilique dédiée à Sainte-Marie des Anges; il entreprit de nombreux embellissements à Sainte-Marie Ma-

jeure et dans ses deux églises titulaires, Saint-Martin *in montibus* et Sainte-Praxède... Devenu archevêque de Milan, il transforma son diocèse et sa ville épiscopale par de nombreuses constructions et des embellissements d'édifices religieux. Son architecte préféré était Pellegrino Pellegrini ou Tibaldi. Il lui confia la construction ou le remaniement du palais archiépiscopal, de l'Ospedale Maggiore, du palais de Brera, des églises de S. Fedele, S. Sebastiano, S. Raffaele, des sanctuaires de Caravaggio, Rho, Varallo et des collèges de Pavie et d'Ascona. Borromée l'employa plus encore à l'achèvement du Dôme de Milan... Il recourut aussi au service des architectes Bassi (église S. Laurentio), Meda (séminaire) et Brandilla (ornementation du Dôme). Au cours de ses visites pastorales, il s'intéressait spécialement à l'état des édifices du culte et chargea Lodovico Moneta de rédiger des directives pour la construction et l'aménagement des églises [20] ». Cet ascète a le sens de l'art catholique.

Il est trop austère pour se piquer de littérature. Son intelligence est plus solide que brillante; son imagination n'a rien de poétique. Mais son zèle pastoral lui ouvre les yeux sur le monde des lettres. Ses discours aux conciles provinciaux et aux synodes ne manquent pas d'éloquence. Même s'ils ont été retouchés par le fidèle J. B. Possevino, ils sont de bonne tenue d'érudition sacrée. L'archevêque de Milan, on le sait, acquit par travail un talent de parole que la nature lui avait refusé. Dès son arrivée à Rome, il comprend l'importance de l'art de bien dire : l'intérêt et la part qu'il prend aux *Nuits vaticanes* en font foi. Ce ne sont d'abord qu'un agréable passe-temps, un délassement littéraire pour jeunes gens bien élevés que n'attirent pas des plaisirs plus faciles. Bientôt cette académie devient le rendez-vous d'esprits distingués, laïques et ecclésiastiques. Parmi ces hôtes des appartements du monastère de Sainte-Marthe, qui pour l'heure se jouent d'amusants pseudonymes, plus d'un deviendra prince d'Eglise ou évêque.

Les goûts personnels de chacun transparaissent dans le choix des dissertations. Sperone explique la *Rhétorique* d'Aristote tandis que Borromée commente le *Manuel* d'Epictète. Par des traductions ou des éditions critiques, les humanistes ont remis en valeur la morale des stoïciens. Borromée ne dédaigne pas de chercher dans leurs écrits des leçons d'énergie et de sagesse. Leurs maximes lui semblent à propos pour régler sa conduite et acquérir la pleine maîtrise de soi. « (Le saint), écrira Valier, connaissait très bien le petit livre de saint Ambroise *De bono mortis* et il disait honteux pour des chrétiens de s'attacher à cette vie misérable et éphémère et de se laisser surpasser en prudence et en force d'âme par des philosophes comme Epictète, Sénèque et Cicéron qui ont écrit de belles pages sur le mépris de la

20. R. Mols, *art. laud.*, col. 493 et fasc. LXIX, col. 527 sq.

mort et laissé d'admirables sentences pour écarter la lâcheté de la peur [21]. » A cette époque déjà dans l'âme du jeune cardinal s'équilibrent l'idéal humaniste et l'idéal chrétien

Après la mort de Frédéric Borromée, ces jeux floraux prirent un caractère encore plus sérieux. On passa des sujets profanes aux sacrés. Le recueil des *Nuits vaticanes*, tel qu'il a été édité par A. Sassi (1748), débute par une série de discours sur les béatitudes évangéliques. Saint Charles se trouve plus à l'aise dans ces sujets mais il les développe en humaniste à l'aide de raisonnements philosophiques et à grand renfort de citations profanes ou scripturaires.

Un dernier et irrécusable garant de sa culture intellectuelle, c'est sa bibliothèque. Elle manifeste toujours les mêmes préoccupations pastorales, mais aussi son ouverture d'esprit. C'est la bibliothèque d'un « honnête homme » au sens classique français du mot. Elle dénote une curiosité en éveil et des connaissances générales sérieuses sinon également approfondies dans tous les domaines de la pensée. Le catalogue est significatif de cette information étendue. Les livres de spiritualité et de théologie abondent, comme il convient, mais on y lit aussi 385 ouvrages de littérature, 130 de philosophie, 270 d'histoire, 145 de poésie et 90 de médecine [22]. Encore cette liste est-elle incomplète : aucun ouvrage de droit civil ou ecclésiastique n'est signalé et un homme d'administration comme l'archevêque de Milan ne pouvait négliger cette science. Ces livres formaient sans doute une bibliothèque à part.

De plus le cardinal n'est pas un bibliophile : ses livres sont des instruments de travail et non des objets de luxe. Les nombreux *polizzini* où il recueille des citations, ses impressions personnelles et de nouveaux renseignements ne sont pas d'un dilettante. Il veut enfin que sa bibliothèque soit à jour. En voici une preuve significative. L'édition des œuvres de saint Cyprien, faite par Erasme, avait été mise à l'index par Paul IV. Tous regrettaient que ce fut au détriment de la gloire du grand martyr de Carthage. Mettant à profit le travail d'érudition théologique accompli par Latinus et Cervini (futur Marcel II), Manuzio fit une nouvelle édition romaine qui eut son succès puisqu'elle fut suivie de deux autres (Paris 1564 et Anvers 1568). Saint Charles avait dans sa bibliothèque trois éditions des œuvres de Cyprien : une « antiqua » (sans doute celle d'Erasme), la romaine et l'anversoise. Il avait encore deux autres manuscrits de Cyprien, des extraits du codex de Vérone dont Manuzio s'était servi pour faire son édition critique.

Tout cet ensemble de faits permet de juger à sa vraie valeur l'hu-

21. A. Valier, *Vita Caroli Borromei, card. S. Praxedis*, p. 40, en préface, dans *Pastorum conciniatorumque instructiones ab ill. et Rev. D. Carolo Borromeo*, Cologne, 1587. Au sujet de l'influence stoïcienne, voir aussi la thèse de L. Zanta, *La renaissance du stoïcisme au XVI^e siècle*, Paris, 1914, et celle de J. Dagens, *Bérulle et les origines de la restauration catholique* (Paris, 1952).

22. A. Saba, *La biblioteca di S. Carolo Borromeo*, Florence, 1936, p. 50.

manisme de saint Charles Borromée. Il n'est ni théologien, ni philosophe, ni orateur, ni érudit, mais le merveilleux équilibre de ses facultés et la discipline de ses mœurs lui vaut d'avoir des clartés de tout et de tenir son rang dans le monde cultivé de son temps. Encore doit-il évidemment au regard de l'histoire céder la place à M. de Genève.

Celui-ci donne à l'humanisme chrétien et dévot son authentique consécration, il s'assimile les résultats du mouvement de la Renaissance, marque un point de civilisation nouvelle et ouvre des voies qui restent à explorer.

Tous ceux qui ont fréquenté ses ouvrages reconnaissent en lui l'humaniste parfait, l'humaniste tel que pouvait l'être un chrétien fervent à la fin du XVI[e] siècle. Chez Borromée, la culture générale est, pour ainsi dire, une pièce de commande, une chose indifférente par elle-même que, selon le principe ignatien du *tantum quantum*, il utilise ou néglige selon les besoins de son devoir d'état. M. de Genève a une autre conception du « génie du christianisme ». Chez lui, l'humanisme comme tel est le fruit de toute sa formation, c'est le principe premier de sa philosophie la plus personnelle, c'est l'idéal qu'à titre d'évêque il veut mouler dans des institutions permanentes.

Ses éducateurs du collège de Clermont sont les heureux responsables de cette orientation qui ne se démentit jamais. Pendant sept ans (1582-1588), il respire auprès d'eux l'air de Paris. Sans doute, à cette date, c'est un air de poudre et de barricades mais c'est aussi l'épanouissement de la Pléiade et du collège de France. « Pour le moment François de Sales est tout français. Il lit Ronsard, Du Bellay, Desportes; il s'enchante de Montaigne et de cette sagesse qui se cherche à travers les *Essais* de 1577, 1580 et 1588 [23] ». « Il tient ses classiques au bout de la plume, les poètes latins surtout : il écrit lui-même un joli latin, maniéré, sémillant, précieux », qui le conduira insensiblement au style de l'*Introduction à la vie dévote* [24]. « Il étudie l'antiquité, Aristote en marge duquel il écrit des citations de l'Evangile... Il lit Platon qui l'aidera à se dégager d'Aristote et à passer du raisonnement trop logique à la contemplation [25] ».

En 1588, il quitte Paris pour Padoue. Il y trouve le même climat littéraire. On y respire encore le souvenir de Pétrarque, les traditions de l'humanisme de Florence avec son idéalisme platonique, les élégances de la Renaissance italienne. Quand le jeune François de Sales revient en Savoie (1592), le pli est pris pour toute sa vie; jamais il

23. J. Calvet, *La littérature française de François de Sales à Fénelon*, Paris, 1938, p. 21.
24. H. Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, Paris, 1919, t. I, p. 72.
25. J. Calvet, *op. cit.*, p. 22.

ne boudera à rien de ce qui est proprement humain. Il gardera sa pureté de lignes au milieu des méandres de l'afféterie précieuse « comme la fontaine Aréthuse qui se mêle à la mer sans que ses eaux en deviennent amères ». Il s'intéressera à *l'Astrée* et laissera son plus fidèle disciple, Jean-Pierre Camus, inaugurer le genre littéraire du roman dévot. Il ne dédaignera pas la capitale : Paris de 1602, c'est le Paris d'Henri IV et de la licence tranquille; c'est aussi le temps de Madame Acarie, de Beaucousin et de Bérulle.

M. de Genève a une foi robuste en « la beauté de la nature humaine » à laquelle il veut donner son équilibre surnaturel. « Je suis *homme*, tant homme que rien de plus » écrit-il à sainte Chantal. « Je ne suis point homme extrême et me laisse volontiers emporter à mitiger ». « Ni plus ni moins », c'est la devise de la maison de Sales. C'est aussi la formule de son humanisme chrétien. Il l'a développée en un chapitre célèbre de son *Traité de l'amour de Dieu*. Plus fidèle qu'il ne le croit à saint Thomas d'Aquin, il expose avec une assurance que rien ne peut abattre « la convenance qu'il y a entre Dieu et l'homme ». Après avoir découvert cette harmonie foncière il écrit :

« Bien que l'état de notre nature humaine ne soit pas maintenant douée de la santé et droiture originelle que le premier homme avait en sa création et qu'au contraire nous soyons grandement dépravés par le péché,... toutefois... la sainte inclination d'aimer Dieu sur toutes choses est demeurée, comme ainsi la lumière naturelle par laquelle nous connaissons que sa souveraine bonté est aimable sur toutes choses : il n'est pas possible qu'un homme pensant attentivement en Dieu, voire même par le seul cours naturel, ne ressente un certain élan d'amour que la secrète inclination de notre nature suscite au fond du cœur par lequel à la première appréhension de ce premier et souverain objet, la volonté est prévenue et se sent excitée à se complaire en lui... Entre les perdrix, il arrive souvent que les unes dérobent les œufs des autres afin de les couver... et voici chose étrange... le perdreau qui aura été éclos et nourri sous les ailes d'une perdrix étrangère, au premier réclam qu'il ouit de sa vraie mère... quitte la perdrix laronnesse, se rend à sa première mère et se met à sa suite par la correspondance qu'il a avec sa première origine; correspondance toutefois qui ne paraissait point ains fut demeurée secrète et cachée et comme dormante au fond de la nature jusques à la rencontre de son objet. Il en est de même de notre cœur; car, quoique qu'il soit couvé, nourri et élevé parmi les choses corporelles, basses et transitoires et par manière dessous les ailes de la nature, néanmoins, au premier regard qu'il jette en Dieu, à la première connaissance qu'il en reçoit, la naturelle et première inclination d'aimer Dieu qui était comme assoupie et imperceptible se réveille en un instant et l'imprévu paraît comme une étincelle qui sort d'entre les cendres, laquelle touchant notre volonté lui donne un élan de l'amour suprême dû au souverain principe et premier de toutes choses [26]. »

Convaincu que « le beau et le bien ne sont qu'une même chose », François de Sales n'a aucune peine à suivre les directives pauliniennes : « que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honorable, tout ce qui

26. *Traité de l'Amour de Dieu*, I, 16; *Œuvres*, t. IV, pp. 78-79.

est juste, pur, aimable, que tout ce qui est de bonne renommée, s'il est quelque vertu et s'il est quelque louange, que ce soit l'objet de vos pensées ». Son âme de lumière découvre un reflet divin dans tout ce qui est humain et dans l'histoire comme la littérature ancienne, perçoit des pressentiments chrétiens. « Une secrète sympathie, une sorte d'affinité rapproche (sa) grande âme des patriarches de la philosophie, Aristote, Socrate, Platon, Epictète, « le plus homme de bien de toute l'antiquité ». Alors qu'il stigmatise leurs erreurs il rend souvent hommage à leurs qualités intellectuelles et même à leurs vertus morales [27] ». Jusque dans ses élévations les plus mystiques, il garde la mesure de l'homme et en s'attachant, dans le *Traité de l'amour de Dieu*, à décrire les opérations les plus délicates de l'expérience religieuse, il écrit encore une psychologie du surnaturel dans la nature. Ce don d'universelle sympathie qui lui donne quelque parenté surnaturelle avec saint François d'Assise n'est pas seulement le ressort de son optimisme dans son apostolat, c'est aussi sa théologie la plus concrète de l'incarnation du Verbe.

Un des essais les plus curieux de cet humanisme salésien est la fondation de l'Académie florimontaine. Après son fameux carême prêché à Chambéry en 1606, l'évêque d'Annecy s'unit au président A. Favre pour grouper l'élite intellectuelle savoyarde en une société littéraire et moralisatrice. Il ne faut pas s'y tromper : ce devait être une école de vertu autant qu'une école des beaux-arts ; les constitutions en sont preuve, elles font penser à un règlement de tiers ordre plutôt qu'à un programme d'académie.

« La fin de l'Académie sera l'exercice de toutes les vertus, la souveraine gloire de Dieu, le service des sérénissimes princes et l'utilité publique. On n'y admettra point d'hérétique, schismatique, infidèle, apostat, ennemi de la patrie ou des sérénissimes princes, perturbateur du repos public ou marqué de quelque infamie publique.

Tous les académiciens entretiendront un amour mutuel et fraternel... Tous iront à qui fera mieux.

Nul des académiciens ne fera aucun signe de légèreté d'esprit, quelque petit qu'il puisse être ; autrement, il sera corrigé par les censeurs.

Le prince de l'Académie sera toujours choisi quelque homme illustre, vertueux et porté au bien de l'Académie.

Les collatéraux ou assesseurs seront sages, prudents, doctes et experts.

Le secrétaire sera d'un esprit clair, subtil, expéditif et généreux, et bien versé aux lettres humaines.

Les censeurs seront très versés en toutes choses, autant qu'il se pourra faire et approcheront de l'encyclopédie.

Ceux qui arriveront, l'Académie étant commencée, s'assiéront sans cérémonie et sans aucune dispute de préséance. Toutefois, il y aura une place particulière pour les grands comme les princes, prélats et semblables.

Tous les académiciens prendront des noms et des devises à leur fantaisie qui toutefois soient convenables ; et le censeur prendra garde qu'elles soient bien

27. Dom Mackey, dans *Œuvres*, t. IV, p. XXXIII.

prises... Après qu'elles auront été dépeintes, on les affichera selon l'ordre de réception [28]. »

Cette académie de gens doctes et graves ne devait pas rester un cercle fermé. Elle devait s'adjoindre une université avec des cours publics et pratiques, on dirait aujourd'hui une école d'arts et métiers. François de Sales espéra-t-il réaliser à Annecy ce qu'il avait tenté à Thonon par son *Alberge de toutes les sciences et arts*? Le règlement est, en tout cas, de même inspiration :

« On admettra aux assemblées générales tous les braves maîtres des arts honnêtes comme peintres, sculpteurs, architectes, menuisiers et semblables. Chaque leçon comprendra (autant qu'il se pourra faire) un traité entier de quelque matière. Le style de parler ou de lire sera grave, exquis, plein, et ne se ressentira point de façon la pédanterie. Les leçons se feront ou de théologie ou de politique ou de philosophie ou de rhétorique ou de cosmographie ou de géométrie ou d'arithmétique. On y traitera de l'ornement des langues, surtout de la française.

Les lecteurs tâcheront de tout leur pouvoir d'enseigner bien, beaucoup et en peu de temps.

Les auditeurs apporteront leur attention, leurs pensées et leur soin à ce que l'on enseignera; et s'il y a quelque chose qu'ils n'entendent pas ils en feront des interrogats après que la leçon sera faite... [29]. »

Les séances de l'académie florimontaine s'ouvrirent pendant l'hiver de 1606 « en la maison du président Favre. Le bienheureux François donna le commencement à l'académie par une très belle harangue » et Annecy devint un foyer de religion et de littérature. « La cité d'Annecy, dit en son langage hyperbolique Charles Auguste de Sales, était tout semblable à celle d'Athènes, sous un si grand prélat que François de Sales et un si grand président qu'Antoine Favre... La ville se vit en peu de temps habitée, sous ces deux grands personnages, des plus beaux esprits, non seulement du Genevois mais encore de toute la Savoie [30]. »

Louis de Sales, Fenouillet, futur évêque de Montpellier, Honoré d'Urfé, marquis de Valromey, en furent les hôtes les plus célèbres. Ces succès furent de peu de durée. Quand, en 1610, Antoine Favre fut nommé président de Chambéry, François de Sales ne put soutenir seul une telle institution et le vaste hôtel de la rue Sainte-Claire ne connut plus les belles réunions si prometteuses d'avenir.

« Qu'on dise : il osa trop; mais l'audace était belle. »

Enghien. P. BROUTIN, S. J.

(A suivre)

28. Cité par F. Trochu, *S. François de Sales*, Lyon-Paris, 1941, t. II, p. 235.
29. Cité par F. Trochu, *op. cit.*, t. II, p. 236.
30. Cité par F. Trochu, *op. cit.*, t. II, p. 240.